

hélène
frédéric

cales



La poupée
de Kokoschka

la poupée de Kokoschka

hélène fédéric

la poupée de Kokoschka

roman

verticales

© Éditions Gallimard, janvier 2010.

à Pierre
à Françoise

« Quand la peau sera installée, vous devrez lisser, gratter et donner la vie à la figure d'après votre propre corps, dans mille détails avec tous les moyens possibles, jus de plantes, huiles, cire, piqûres, etc. »

Lettre de Oskar Kokoschka
à Hermine Moos

« Ne serait-ce pas dans la poupée qui, malgré sa doctrine accommodante et sans borne, s'entourait d'une réserve désespérante, ne serait-ce pas dans la réalité même de la poupée que l'imagination trouverait ce qu'elle cherchait de joie, d'exaltation et de peur ? »

Hans Bellmer

Le soir tombe sur la ville, et la chaleur. Les bruits, ici, s'éteignent toujours rapidement, comme si l'on passait du jour à la nuit en un seul ébranlement. Je prends la décision d'entamer ce cahier alors que débute ce que j'ai choisi de nommer "l'étrange entreprise" : la confection de la poupée que m'a commandée le peintre K.

Notre première rencontre, il y a quelques semaines : un contact nébuleux, brûlant et tiède à la fois, une compréhension mutuelle dont je dirais qu'elle est, et restera à mon avis, "difficile". En même temps que pétri de volonté et d'orgueil, K semble intimement, pour ne pas dire infiniment, marqué par le combat, par la douleur physique et... (il y a une autre douleur encore, que je n'arrive pas bien à nommer). Un front très bas, un visage carré. Des yeux qui, on dirait, scrutent dans l'obscurité même lorsqu'il fait jour. Dans la sienne il m'a semblé que ma main aurait pu se briser. Pourtant je pouvais aussi bien l'imaginer caressante.

Je me demande pourquoi : K souhaite voir sa poupée fabriquée par une jeune femme pénétrée de doutes et de

vertiges telle que je suis? (je ne sais pas si cela s'avoue mais qu'importe, au fond, puisque ce carnet ne s'adresse à personne d'autre que moi). Il paraît avoir étudié mes travaux mais ne semble pas souhaiter s'exprimer sur ce point. Aime-t-il vraiment mes petites marionnettes? les a-t-il remarquées en allant au théâtre? était-ce à Munich? qu'a-t-il pensé en visitant mon atelier minuscule et si encombré de personnages à fils? Je n'ose pas questionner l'avis d'un artiste de cette envergure. Ce que je perçois de lui me suggère, enfin pour l'instant, que des interrogations de ce genre pourraient l'agacer. Et comme j'ai tant besoin de ce travail il vaut mieux ne rien risquer. Et puis il est vrai que la vocation d'un peintre s'éloigne un peu de celle d'une femme artisan; peut-être ne porte-t-il pour cette raison aucun jugement sur mon travail? Peut-être suis-je au fond la seule à prendre mes poupées à fils tant au sérieux.

Ses yeux sur moi sont-ils curieux? sévères? confiants? désespérés? ou bien affamés? Un peu de tout cela je crois. Dans un long silence qui causa un malaise, je l'ai aperçu s'attacher avec intensité aux petits boutons de bois de mon chemisier, on aurait dit un à un, à partir du col en descendant jusqu'à la taille. Il paraissait étudier leurs formes, noter les différences. Ou bien les regardait-il distraitement en pensant plutôt à cette femme, cet amour perdu, modèle de la poupée grandeur nature à fabriquer? Ses yeux semblaient brûlants et humides en même temps, pour glisser lentement, dans une grande incohérence, vers une sorte de moquerie. Puis un retrait.

Une bonne chose d'accepter de prendre sur mes épaules tout le poids de cette entreprise? Cette question est un luxe alors que je suis sans moyens. Pour indices, l'usure de mon seul manteau alors que l'hiver viendra vite et sera long, l'avenir incertain, et ma sœur. Pour réponse : la survivance.

Munich, 13 juin 1918

*

En amorçant la confection du squelette de la poupée qui, déjà, n'est pas sans poser problème (car le peintre souhaite qu'elle soit en tout point semblable à une femme, jusqu'aux os), j'ai pensé consulter à nouveau les travaux de K pour tenter un apprivoisement, en parallèle des habituels ouvrages d'anatomie. Ma sœur semble trouver exagéré mon intérêt pour l'homme qu'elle dit être un "client" comme les autres; elle me déconseille d'aller plus loin dans mes recherches en me pressant d'établir une certaine distance... comment l'exprimer, émotive, entre ce travail et celui qui l'a commandé, ce dont je ne suis pas capable. Et du reste, j'ai besoin de cet apprivoisement du peintre pour répondre convenablement à sa demande. Aux commentaires de ma sœur je rétorque dans ce carnet (hors de lui je suis muette) : je ne peux considérer comme un "simple client" celui qui m'implore d'inventer un être, qui d'une certaine manière, au final, devra être plus vrai que nature, aussi

LA POUPÉE DE KOKOSCHKA

vivant que cette maîtresse inoubliable (et à jamais perdue puisqu'elle s'est remariée). Que l'on souhaite prêter vie à une marionnette pour le théâtre ou le jeu me paraît concevable, et même humain, tout en étant troublant. Mais faire d'une poupée l'ultime compagne d'un peintre, son modèle? K vit dans un théâtre, ou bien sa douleur est telle qu'il ne veut plus rien qu'une beauté silencieuse, inanimée, pour attiser ses phantasmes. Cette douleur, que je parviendrai un soir à nommer, est je crois aussi liée aux horreurs de la guerre.

Je dois penser à cette particularité de l'os, qu'on dirait en mouvement, pour fabriquer le squelette de la belle que mon maître attend. Et je dois oublier l'aspect morbide de son impatience.

Munich, 19 juin 1918

Portrait des Knochens [1908]

On sent toute la maigreur de la jeune saltimbanque. Quelques lignes suffisent pour exprimer le désordre de sa chevelure abondante et un peu raide. Les mains sont toujours plus importantes que l'épaule ou la joue. Le mouvement de l'articulation du poignet révèle le geste au bouton du vêtement. Les côtes visibles dans le dos ou sous les seins d'enfant soulignent la pauvreté. Les coudes en saillie. Un creux derrière l'omoplate affirmée par le déhanchement naturel. Un ventre d'affamée gonflé par un grand nombre de déserts. Une soumission qui n'est pas innocente. Une soumission qui brille d'intelligence. La pose est pour manger demain. Le déhanchement pour servir. Le menton penché sur la poitrine pour la concentration.

C'est avant la pose que l'homme aux crayons comprend son sujet. On devine des pieds d'enfant par ces quelques traits au bas de la jupe. Nudité sèche. Beauté de l'os.

Chaleur suffocante dans tout Munich, et même à l'ombre des arbres. L'ossature principale était achevée il y a deux nuits, même si je suis toujours inquiète de la solidité de la cage thoracique. Il m'a fallu beaucoup plus de bandelettes, et j'ai dû changer trois fois de colle : la température était-elle en cause? Celle que je souhaitais utiliser n'est toujours pas dans les boutiques, malgré la fin de la guerre que nous font espérer les rumeurs de mutineries. J'ai dû vendre d'anciennes assiettes anglaises pour me procurer ce qui manquait à la finition de cette première étape de travail : il faut cacher à ma sœur que je n'ai pas réclamé davantage d'argent au peintre pour le moment (ainsi je devrai aussi cacher ce cahier en lieu sûr à partir de maintenant – j'en suis certaine, elle ne pourrait pas comprendre).

Je regarde des croquis de K, la nuit, et des reproductions. Hier le portrait au fusain d'une jeune saltimbanque. Je note mes observations, dans l'espoir que cela pourra aider je les insérerai dans ce carnet. En me penchant sur d'autres portraits récents, je crois déceler

la très forte importance qu'il accorde aux mains de ses sujets. Bien souvent les visages sont figés, les bouches surtout, sous de larges yeux scrutateurs, tandis que les mains sont grandes (nettement disproportionnées), noueuses et très expressives, comme en mouvement, et joueuses. Elles parlent comme parleraient les mains de la poupée du ventriloque, en donnant les gestes qui manquent au visage.

Ma sœur Martha me visite régulièrement depuis qu'elle a accepté de photographier les différentes étapes de mon travail, et me rapporte de multiples propos malveillants concernant mon maître. Elle pense ainsi me "protéger", tandis que, pour le connaître, je fais la sourde oreille, préférant me fier à ses croquis et ses toiles : K est ce que j'y vois, j'en suis certaine. Ce qu'elle me raconte me bouleverse souvent (sans me déplaire, même au contraire, ce que je m'explique mal), aussi je chasse vite ces histoires de mon esprit pour mieux me concentrer.

Je devrai expédier bientôt le squelette et la tête au maître. J'ai trouvé un large ressort, dont le mouvement résiste au poids, pour la forme du cou. Je cherche à couler le moule idéal pour l'os pelvien. La chaleur accablable, il faut malgré cela terminer une autre commande pour une petite troupe de Stuttgart. Il fait si chaud que je travaille à demi nue, masquée pour empêcher la sueur de se mêler aux diverses pâtes de bois, volets clos, enfermée à clef pour ne risquer quoi que ce soit. Parfois je ne prononce aucune parole de toute la journée tant je suis

absorbée et tant les heures sont précieuses. En allant à la recherche de brioches (devenues rareté) j'ai voulu dire bonsoir et pas un son n'est sorti de ma gorge. Qu'un souffle. Rauque.

Sans le vouloir exactement, seulement pour un temps, je prête mon âme à la poupée de K, si tant est que l'âme existe, alors que lui l'ignore, ne me connaît pas. Il me croit sans doute soumise à sa requête mais de manière désincarnée, et comme ma sœur il ne devine pas la liberté qui règne entre ces quatre murs tandis que je suis seule.

Je m'appelle Hermine Moos et il me faut le rappeler. La vocation technique de ce cahier est détournée pour cet ouvrage. C'est étonnant, bien qu'il s'agisse d'une direction prise par mon unique volonté. Voilà que je fais la liste non pas de mes instruments et outils, mais de matériaux plus abstraits, pour ne pas dire innommables. L'entreprise me paraît exiger ces conditions.

2 juillet 1918

Liegender weiblicher Rückenakt [1913]

Boire à une étroite saignée cachée par une tignasse, ou bien chercher. Couchée, en équilibre précaire, soutenue par un coude peinant sur les tomettes rugueuses, sales, et fraîches. Son bras droit relevé, la main appuyée sur ce qui pourrait être un mur, paroi invisible, on dirait qu'elle appelle. Ou qu'elle boit, plutôt, oui. Ce qu'on croit être la pointe d'un sein lourd n'est qu'un court point tracé au charbon. Crie-t-elle sous les projectiles, rendue nue par l'ennemi, l'étranger, celui qu'on ne connaît pas? Ou bien prie-t-elle? Non, non, elle boit, oui. Elle boit, et sa main droite retient en fait une mamelle. Ce n'est pas une saignée, non, ni une source d'eau pure, c'est une mamelle : la liberté.

En s'abreuvant, fuit-elle l'homme aux crayons? Ses genoux ne parviennent pas à se joindre. Ses pieds semblent creuser la terre. Ils cherchent appui, tandis que les hanches se montrent. Les cheveux tombent, bougent et se donnent à l'épaule; on devine qu'elle boit, oui, aux mamelles de la franchise.

Cette nuit je m'affaire au crâne, à la tête de la belle. Je cherche un nom pour la poupée, un nom qui ne servirait qu'à moi et qui demeurerait secret. Peut-être *Eva*, si symbolique, si vivant qu'il me porterait chance. Le nom d'*Alma* me donnerait l'impression d'en être à créer le double d'une morte, ce qui n'est pas le cas : Alma Mahler est vivante. Elle est l'absente de K mais elle ne quitte jamais mon esprit.

Plusieurs tentatives avec divers matériaux (reste de plâtre, bandelettes de gaze – lin ou coton, du sable pour la lourdeur, et même de vieux papiers – chercher du fil de cuivre). Je touche ma propre tête et celle de Martha pour avoir une bonne idée de son poids, une question qui me préoccupe peu lors d'ouvrages habituels mais qui revêt grande importance ici, pour donner illusion de réalité. Elle ne devra pas être aussi lourde qu'une tête d'adulte véritable, mais avoir le même poids proportionnel quant à l'ensemble du corps. Il faut solidifier l'ossature du nez, et donner déjà les formes du visage qui plus tard seront recouvertes, invisibles. Je me remémore l'entretien. K me

les traces de broderies. Je l'ai barbouillée, et gâchée sans relâche. Et s'est ensuivie cette étonnante réaction : une infinie tendresse a soudainement jailli, et de façon inattendue cette tendresse a projeté votre Idole vers moi, tant et si bien que je l'ai prise, mon maître, je l'ai prise. Et nous nous sommes toutes les deux endormies épuisées, enlacées au milieu de mon étang. J'ai trouvé là, dans cette étreinte, plus d'humanité qu'en vos manières, mon maître, et j'ai soudainement compris votre volonté de vous isoler loin des humains avec elle. J'espère que vous ne m'en voudrez pas : vous la recevrez échevelée, sans doute, et monstrueuse. Il ne s'agira pas de ma maladresse, mais de votre effarante cruauté. Cependant, c'est promis, nous tous en resterons à la beauté de votre mensonge.



La poupée de Kokoschka Hélène Fréderick

Cette édition électronique du livre *LA POUPÉE DE KOKOSCHKA*
de *HÉLÈNE FRÉDÉRIC* a été réalisée le 11/01/2010
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer en décembre 2009 (ISBN : 9782070127818)

Code Sodis : N32478 - ISBN : 9782072314032